

Freud n'aimait pas les épinards

Bernard This

L' amour parental n' est jamais gratuit. La culpabilité, le chantage, le viol contraignent l' enfant à l' obéissance alimentaire et peuvent le conduire à une soumission nocive qui marquerait toute sa vie d' adulte s' il ne se révoltait.

Freud n' aimait pas les épinards ! Sa mère voulait absolument qu' il en goûte, coûte que coûte ! « Bien des enfants seraient trop contents d' être à ta place », disait-elle. Allez, mange pour *me faire plaisir*. Si tu ne manges pas *tes* épinards, dans *ton* assiette, je pourrais bien te remplacer par un autre enfant, et donner mon amour à un autre que toi car, ne te fais pas d' illusion, tu n' es pas irremplaçable, « tu n' es pas aimé seulement pour tes beaux yeux » comme tu le souhaiterais ! « Ne jouirai-je jamais d' un don gratuit ? Ne jouirai-je de rien dont il ne me faille payer les frais ? Qui ne me coûte ? » s' interroge Freud, après avoir rêvé d' une « table d' hôte où l' on avait servi un plat d' épinards ».

L' analyse du rêve découvre la rancœur éprouvée par Freud : cet amour gratuit lui est refusé. « A peine a-t-il pris place dans le monde que déjà il se trouve *endetté* auprès de ses parents qui... le menacent de lui faire perdre sa place s' il oublie de payer ses dettes, s' il croit qu' il peut vivre sans *se donner* le moindre mal et qu' il est accueilli au sein de sa famille simplement pour ses beaux yeux. C' est ainsi que Sara Kofman, dans *Il n' y a que le premier*

*pas qui coûté*¹, commente le rêve de Freud en rappelant que, à ce rêve, il avait associé les vers de Goethe repris dans *Malaise dans la civilisation*.

« Vous nous donnez la vie, vous permettez que, pauvres, nous contractions une dette. » Pauvre Sigmund qui aurait voulu être aimé d'un amour désintéressé, qui n'occasionne aucune dépense, qui ne l'engage pas dans une *dette (Schuld)* dont il ne cesserait de se sentir *coupable (schuldig)*. Et, surtout, qu'on ne le force pas à goûter ! (*Kosten*, en allemand, c'est déguster, mais c'est aussi coûter-dépenser). Chantage maternel : « Si tu m'aimes, tu en manges ! Si tu n'en manges pas, c'est que tu ne m'aimes pas, c'est que tu es méchant ! Alors, je t'abandonne. »

Vous voyez où cela nous mène. On ne mange pas parce qu'on aime celle qui nourrit, mais parce qu'on aime la nourriture présentée. C'est mal de manger pour *faire plaisir* à l'autre, fut-il maternel. C'est « le début de l'apprentissage de la perversion », disait Françoise Dolto ; je dirai plutôt le début de cette « mère-version » qui aliène en soumettant au désir maternel. « Que me veux-tu ? » s'interroge l'enfant. « Que je mange pour te rassurer, te prouver que je ne vais pas mourir ? Dans tes rêves, un enfant meurt toujours, un enfant tombe par la fenêtre, et c'est l'angoisse. Tu rêves qu'un bébé a été oublié, dans la nuit, et qu'il hurle de détresse, mais cet enfant en toi, qui est-il ? Pourquoi doit-il toujours tomber, mourir de faim ? »

La maison-verte

J'ai vu venir, un soir, à la Maison-Verte, une jeune mère et son enfant de quatre mois : « Il vomit tout ce qu'il mange ! » Comme il s'agissait d'un bébé éveillé et qui ne paraissait nullement famélique, j'ai demandé : « Depuis quand vomit-il ? » « Depuis le deuxième mois. Après sa naissance, il hurlait toutes les nuits et rien ne pouvait le calmer. J'ai vu un ostéopathe qui lui a fait des massages du crâne ; il était né "avec les fers". Depuis, il n'a plus jamais "hurlé la nuit", mais il a vomi tous ses repas. » Comme j'étais très pressé ce soir-là (elle était venue au moment où je par-

1. S. Kofman, Éd. Galilée, p. 75.

tais), je lui ai demandé ce qui s'était passé pendant sa grossesse. « J' ai fait un rêve : mon enfant était enfermé derrière des barreaux, dans une maison de l' autre côté de la rue. Il *hurlait* et je ne pouvais pas le *nourrir* ! - Et vous, quand vous étiez petite, quand vous étiez dans le ventre de votre mère ? - Oh, rien du tout, rien du tout ! »

Devant mon air interrogatif et dubitatif, elle s' est reprise : « Ah, mais si, j' oubliais de vous dire que ma mère avait perdu un premier enfant, "le petit Piotre" né avant moi ; elle en était inconsolable. Elle a rencontré un prêtre irlandais qui lui a dit : "Si c' est une fille, cet enfant que vous portez, vous l' appellerez Maria-Dolores. Elle portera le poids de tous les péchés du monde et... de sa famille." » Bien entendu, en me racontant son histoire, cette jeune femme éclata en sanglots, et j' ai vu des mamans de la Maison-Verte qui s' essayaient discrètement les yeux. Emotion partagée par tous ceux qui avaient assisté à cette curieuse consultation. Et l' enfant, me demanderez-vous ? Il était sur les genoux de sa mère... et il me souriait, soulagé.

Un miracle ? Doucement, simplement, calmement, faites comme moi, attendez la suite.

Non, la Maison-Verte n' est pas la grotte de Lourdes. Je savais bien que, le jeudi suivant, cette maman allait revenir, en m' annonçant une bonne nouvelle. Et le jeudi suivant, elle était là, elle m' attendait sur le pas de la porte, d' un air triomphant, avec son enfant dans les bras. « Vous ne savez pas ce qui s' est passé quand je suis rentrée à la maison ? - Non ! » « Eh bien, je lui ai donné les carottes qu' il n' avait pas mangées à midi, il a tout avalé. Et depuis, il n' a plus vomi ! Mais, pour moi, vous ne savez pas ce qui s' est passé ? - Non ! - Le soir, j' ai pleuré, je n' ai pas cessé de pleurer. J' ai pleuré la mort de mon petit frère, j' ai pleuré le chagrin de ma mère, inconsolable. J' ai pleuré toutes les larmes de mon père qui m' étouffait de son amour. Quand j' étais jeune, je faisais de l' asthme. J' ai pleuré, j' ai pleuré, j' ai dit à mon mari : "Ne t' en fais pas, c' est pas toi !" Il fallait que je pleure, j' ai pleuré pendant vingt-quatre heures ! » Puis, tout à coup, elle a mis sa main sur mon épaule, elle m' a regardé en me souriant, elle a vu tous les enfants autour d' elle, toutes les personnes dans la salle, et elle m' a dit : « Ici, c' est toute ma famille ! »

Oui, elle avait pu comprendre quelque chose d' essentiel : c' est

son drame qui l'étouffait, et son enfant l'exprimait à sa façon. Quand elle a pu enfin parler, ce ne fut pas sans effet ! Des torrents de larmes ? Pas seulement : la délivrance de l'enfant, qui pouvait enfin « avaler » la vérité jusqu' alors refoulée, étouffée. C'est ça l'« effet Maison-Verte », les « fées »-Maison-Verte, des effets de parole.

Contracter une dette

Pourquoi évoquer ici cette affaire ? Parce que nous sommes au cœur de la *dette*, dette de vie et de mort, avec cette culpabilité d'avoir, inconsciemment, pris la place du petit frère, en naissant après lui. *Ophelia* - la dette, en grec - nous a donné Ophélie. Pourquoi est-elle aimée d'Hamlet ? Mais tout simplement parce qu'il est né le jour où, précisément, l'ennemi de son père, le général Fortembras, fut tué. Il meurt, l'enfant naît. Dette de mort, puisque sa vie commence avec cette mort d'un ennemi prestigieux ! Alors, comment tout cela peut-il finir ? Elle meurt et Hamlet meurt le jour où, précisément, le fils du vaillant Fortembras revient dans le royaume. Je m'étonne que personne ne remarque qu'Ophélie n'apparaît pas, dans cette pièce, par hasard ; elle centre la tragédie parce qu'elle est la *dette* : il doit mourir parce qu'un fils est né quand un père est mort. Et sa mort, à la fin du dernier acte, sera liée au retour du refoulé, le fils de ce mort.

Et ce pauvre Freud, l'avons-nous oublié avec ses épinards ? Sa dette, va-t-il la payer ? Et comment ? Ses parents l'avaient prénommé Sigismund ; en laissant tomber *mund* - la bouche - cela faisait Sigis, un prénom qui se lit à l'endroit et à l'envers, de façon palindromique. « *Mein goldener Sigis* », mon Sigis doré ! Mais voilà que cette mère adorée est enceinte, un petit Julius naît, puis meurt. Dette de mort, culpabilité écrasante puisque le souhait de mort se réalise magiquement. Et quand la famille quitte Freiberg (la « montagne libre ») pour s'installer à Vienne, Sigismund veut s'appeler Sigmund (en allemand, *Sieg* c'est la victoire) - « *Bouche de victoire* », pourrait-on dire. Mais attention, un petit « is » est tombé ! Que va-t-il se passer, dans ce jeu de la lettre détournée qui, cependant, parvient toujours à *destination* ? Le destin c'est ce qui nous atteint toujours, finalement. (Freud écrira *Totem et Tabou*, ce qui

s'écrit en allemand : *Totem und Tabou*. Entendez déjà *Tod*/la mort - *Mund*/la bouche. C'est-à-dire « mort-bouche-tabou ».) Ce ne serait que de misérables jeux de lettres ? Nous sommes joués par la lettre, jouets des signifiants qui nous déterminent à notre insu, c'est cela l'inconscient.

Alors, commencez-vous à comprendre que cette *dette* dont le jeune Sigmund est *coupable*, il va falloir la payer douloureusement, dans sa bouche où le cancer de la mâchoire se développe insidieusement ? « S'il croit qu'il peut vivre sans se donner le moindre *mal* ! S'il croit qu'il est aimé *pour ses beaux yeux* ! » Il faut manger ! - Non, on mange parce que l'on a faim, parce que l'on a de l'appétit, parce que l'on aime ce qui est dans le plat. - Non, tu dois manger pour grandir ! Allez, tu dois obéir et avaler ! Une cuillère pour papa, une cuillère pour maman !

Tortures maternelles

Horreur, gavage, *viol* du tractus *digestif* ! Et il faudrait se soumettre au bon plaisir de l'autre, se laisser faire ? Mais s'il ne mange pas, il va mourir, il va dépérir ! L'angoisse maternelle ne peut faire confiance à l'appétit de vivre de l'enfant. Alors, elle suit à la lettre les directives de médecins qui savent ce que l'enfant doit manger à tel âge : tant de calories, tant de biberons à ingurgiter. Donc, à nous la balance et le chronomètre, il va achever ses biberons jusqu'au bout, quoi qu'il en coûte. J'impose, pour son bien, la nourriture qu'il convient d'introduire dans son corps, pesé régulièrement. Pauvres enfants réduits par les « puériculteurs » à n'être que produits de culture. On cultiverait les enfants comme des légumes, objets de « reproduction », qui ne sont « que de simples tubes digestifs », qui ne savent même pas ce qu'ils doivent avaler !

Heureusement, il y a les « bonnes mères » (ou les mères « suffisamment bonnes », comme disait Winnicott), ces mères dévouées à leur progéniture qui savent ce qu'il convient de manger, ce qui suffit, car leur suffisance prétend savoir tout ce qui concerne les besoins de leur enfant. En haut comme en bas, évidemment, car à l'autre bout du conduit digestif c'est le même combat. « Il faut s'imposer car l'affreux môme refuse la propreté précoce », il convient de le soumettre aux contraintes éducatives : tant de grammes

d'excréments à telle heure, la digestion terminée devant produire l'objet exigé par la mère. Et s'il ne s'exécute pas, lavements, suppositoires, bouts de savon dans le rectum, tiges de persil, que sais-je ? Le mettre sur le *pot tôt* et régulièrement (le poteau de torture !) pour le discipliner. « Comment ?... Il n'est pas encore propre ? » demande la mère de la mère, ou la belle-mère, plus insidieusement.

Quand l'angoisse maternelle vous traverse, de haut en bas, vous liant sur la broche transfixiante d'une névrose d'angoisse, au feu du « méchoui » digestif, pauvre agneau sacrifié au rituel d'une éducation contraignante (éduquons... éduquons !) alors vous n'êtes plus que l'objet soumis aux caprices de l'autre, vous avez appris à obéir, à vous laisser faire ; victime plus ou moins consentante, vous devez vous *laisser violer*, dans votre intériorité !

On se plaint, régulièrement, des sévices sexuels imposés aux enfants, mais on oublie d'expliquer que ce phénomène sociologique a des causes lointaines : l'obéissance imposée à l'enfant, « pour son bien ». Vous l'avez « violenté » et plus tard, devenu grand et fort, il prend sur une autre femme sa revanche. C'est regrettable, bien sûr, mais qui a semé la tempête ?

Mais alors, avec tous vos principes, vous incitez l'enfant à la révolte et au refus d'obéissance ? Dans certaines circonstances, évidemment. Il doit pouvoir dire « non », refuser de se soumettre à l'arbitraire, à ce qu'il sent comme mauvais pour lui. C'est d'abord cela les droits de l'enfant ! Pensez-vous qu'une petite fille doit toujours obéir aux grandes personnes ? A-t-elle le droit de dire « non » à son père, s'il veut abuser d'elle ? C'est à cela que l'enfant est exposé, parfois, s'il n'a pas appris à sentir, à savoir ce qu'il aime, ce qu'il refuse. Dire « oui » à tout, consentir à tout, c'est le début de la catastrophe. À quoi l'être humain *infans* doit-il obéir ? À ce qu'il sent être « bon et bien » pour lui. Mais si l'on part du principe qu'il ne sait pas, qu'il est une chose puisqu'il ne parle pas encore, alors on le force à manger, on le gave et... il vomit. On ne sait pas pourquoi mais, trois jours plus tard, on découvre qu'il était en train de « couvrir » une rougeole ou une « varicelle ». S'il n'avait pas faim, c'est parce qu'il sentait que son organisme était occupé à se défendre contre l'invasion microbienne : la fièvre est un mécanisme de défense. Il savait, n'ayant pas faim, qu'il

n' était pas bon pour lui d' avaler sa bouillie. Si vous lui aviez présenté un biberon d' eau, il l' aurait apprécié.

Avez-vous entendu le ton de certaines mères qui commandent à l' enfant de venir à table pour manger ? Voici un petit garçon, en pleine santé, plein d' appétit de vivre, en train de jouer. Il reçoit l' ordre : « Viens manger ! » C' est *impératif, impérieux*, il faut accourir, toutes affaires cessantes, pour obéir à maman, se soumettre à son désir, comme l' esclave à son maître. Que fait l' enfant ? Il refuse d' être aux ordres, il ne répond pas. Elle s' irrite, elle est pressée, inquiète. Va-t-il manger ? Elle force la voix, *péremptoire*, s' il *n' obtempère* pas. « Tu vas venir tout de suite ! » Menace, mais rien n' y fait. Pourquoi ? Parce qu' il refuse d' être commandé, comme s' il n' était qu' un chien, un robot ou une chose téléguidée par des paroles. Il est « non » à toute obéissance servile. Il viendra peut-être, s' il a faim, mais pour s' asseoir en face de vous, devant son assiette, et, soutenant votre regard courroucé, vous dire : « Non ! Pas manger ! » Mais, comme il a faim, il mange tout en répétant : « Pas manger ! » Je ne veux pas obéir comme si je n' étais qu' une chose sans volonté propre, et puis... je suis un garçon et, si j' obéis à une femme, je deviens « comme elle », et je sens bien que ce n' est pas conforme au génie de mon sexe.

Pourquoi certaines mères ont-elles les pires difficultés pour nourrir leurs enfants, alors que d' autres connaissent le plaisir des repas de famille, où l' on se restaure joyeusement tous ensemble ? Écoutez-les, quand le repas est prêt : « Ceux qui ont faim peuvent venir à table ! Ton papa est à table. Les hommes, à table, si vous avez envie de manger ! » Vous l' avez entendue, elle se réfère au père, elle ne commande pas à son fils, en présence du « commandant papa » représentant de l' « allant-devenant-homme » ; elle se situe toujours comme « lieu-tenant de la parole paternelle ». Ce qui n' implique nullement une hiérarchie entre les personnes, mais elle sait qu' elle est une femme, et que son enfant, s' il l' imite, se soumettant à son désir, sera dans un « allant-devenant » faisant comme elle, dans une identification non conforme au génie de son sexe.

Elle ne l' affronte pas, ne provoque pas son refus puisque son *repère*, c' est celui auquel elle se réfère, le père de l' enfant qui, en lui, commande sans s' exposer à la révolte. « Oui, je veux devenir un homme, grand et fort, et je mange avec appétit. Je fais

comme lui ! » Il est si simple, pour certaines femmes, de trinifier la relation en se référant à un homme aimé qui joue pour l'enfant le rôle d'un aimant attractif. Mais il est si difficile pour certaines d'éviter l'épreuve de force qui soumet l'enfant au désir d'une mère « toute-puissante », mère phallique, comme on dit dans le jargon analytique pour désigner des femmes rigides et quelque peu « castratrices », qui se sont identifiées à une mère autoritaire qui ne « badine » pas.

En ce cas, que peuvent-elles faire pour éviter de répéter les catastrophes des générations précédentes ? Comment faire autrement ? Ce n'est pas avec des livres ou des « bons conseils » que l'on élève ses enfants. C'est avec ce que l'on ressent. C'est pourquoi Freud déclarait qu'il y a trois métiers impossibles : gouverner - éduquer - être parent. Mais il ne se contentait pas de cette affirmation ; il soulignait aussi l'importance des symptômes qui expriment ce que l'enfant, dans un premier temps, ne peut dire et comprendre : il n'aime pas les épinards ? Laissez-le s'exprimer, en parler...

Une épine dans les épinards

« Épinards... épines... avaler des épines ! » Et vous avez peut-être ajouté « pines » à « épines » ? Quoi qu'il en soit, avaler des épines n'a rien d'agréable. La publicité de nos jours propose, avec Popeye, les épinards comme une potion magique qui rend « fort » parce que ça contient du fer, des vitamines, des folates, etc. ; alors les enfants qui veulent devenir des champions surmontent leur dégoût d'une nourriture qui, certains le disent, évoque le « caca d'oie ». Qu'aurait pu faire madame Amalia Freud quand son fils refusait de manger ses épinards ? Le laisser en parler, sachant que cette plante se nomme *Spinat-Spinaten*, alors que *Spinne* c'est l'*araignée* terrifiante. « Épinard », en français, procède de l'*espina* ancien qui provient de l'« *espina* »-épine, par le biais de l'arabe d'Espagne : *ishinakh*.

En français, l'épinard évoque un mauvais tableau : c'est un « plat d'épinards », dit-on quand le peintre abuse du vert « épinard ». Mais on dit aussi « mettre du beurre dans ses épinards » : tout le plaisir réside dans ce qui les met en valeur. En allemand, l'araignée *Spinne*, c'est l'animal qui « file » sa toile ; la fileuse

Spinnfrau, c' est la femme qui file. Que nous dit Freud de ces araignées dont les femmes ont si peur, parfois ? D' après Abraham, l' araignée est dans le rêve un symbole de la mère, mais de la mère phallique, celle qu' on redoute, de sorte que la peur de l' araignée exprime la terreur de l' inceste avec la mère, et l' effroi devant les organes génitaux féminins². Ce gros ventre, où se mêlent huit pattes qui s' agitent, surmonté de ces yeux qui voient tout, même dans l' obscurité, n' est-il pas la conséquence de ce qui s' est passé dans l' obscurité, quand les membres du père se sont noués aux membres de la mère, pendant que l' enfant, apeuré, s' interrogeait, sans voir ce qui se passait dans l' obscurité. Et ce gros ventre s' étant dégonflé, Julius est né.

Alors les araignées, vous comprenez, c' est terrifiant, et les *Spi-naten* ne sont pas avalés facilement. Si encore les parents faisaient cuire des œufs durs, avec des petits croûtons au beurre, et s' ils vous permettaient d' écraser le tout pour mélanger le jaune, le blanc, le vert ! Mais on n' est pas à table pour « touiller » dans son assiette, et jouer, rire, chanter. Il faut manger en silence, pendant que les grandes personnes parlent la « bouche pleine ». On ne peut répondre que si l' on est interrogé ; mais, en principe, on doit se taire. Pourquoi ? Parce que le « père » est, au foyer, le « représentant du roi » qui est le père de tous les Français, un roi de droit divin : le représentant de Dieu sur terre ! On n' adressait pas la parole au roi, on ne pouvait que répondre à ses questions. Les Français ont coupé la tête de leur roi et celle de leur reine, mais les parents se sont arrogé le droit de le représenter aux yeux de leurs enfants. D' où ce silence à table et ces tristes repas.

Comme il était plus agréable de recevoir le bon lait jaillissant du sein maternel : voyez comme l' enfant est rosé, souriant, plein de plaisir, quand la tétée s' achève. J' espère que les lecteurs ne s' étonneront pas d' apprendre qu' une petite fille au sein ressent, au cours de la tétée, des contractions utérines qui ressemblent étrangement à ce qui se passe au moment de l' orgasme, ce qui prépare agréablement les rencontres amoureuses ultérieures, même s' il ne s' agit pas de se pâmer dans les bras d' un amant plein de force et de vigueur. Et la mère de cette petite fille, n' avez-vous jamais

2. S. Freud, Nouvelles Conférences d' introduction à la psychanalyse, NRF, p. 36.

entendu parler de ce qu'elle peut ressentir, à certains moments de la tétée ? Cet étrange plaisir dont certaines sont gênées.

C'est évidemment dans un contact affectif sécurisant que ces échanges de plaisir s'établissent, dans un « peau à peau » plein de tendresse confirmante. Mais, me direz-vous, ces plaisirs sont-ils d'ordre sexuel ou génital ? Ils sont la traduction, au niveau du sexe, d'un plaisir généralisé qui illumine l'échange, la communion, la convivialité de l'allaitement ; voilà qui prépare l'avenir d'une heureuse façon, les plaisirs de la table. L'enfant aimé est nourri pour ses « beaux yeux » et ce qu'il voit en suçant le sein maternel, c'est le regard souriant de sa mère, qu'il fixe amoureusement, tendrement.

Les dents agacées

Pourquoi Freud faisait-il tant d'histoires pour manger ses épinards, et pourquoi dut-il payer cette dette de mort d'un cancer de la mâchoire qui le fit tant souffrir ? Est-ce seulement la culpabilité de la mort de Julius, avec cette chute sur sa mâchoire au moment de la naissance du petit frère ? N'oubliez pas que la *première femme* du père était morte, son père s'étant remarié. Sigmund était le premier enfant d'Amalia mais, pour qu'il puisse naître, il fallait que la première femme disparaisse. Dans l'inconscient de Freud, cette mort de la première femme, il en était coupable ; c'est comme s'il l'avait tuée pour pouvoir naître : dette de mort qui se poursuit sur plusieurs générations ! L'araignée vient s'inscrire dans ce contexte terrifiant d'une dette à payer, d'une souffrance infligée pour expier la faute (*Schuld*).

Vous comprenez peut-être que les épinards freudiens ne posent pas seulement le problème culinaire du beurre à mettre dedans. Comment « faire son beurre » d'une souffrance et d'une culpabilité ignorées du sujet lui-même ? Comment échapper à cette destinée qui pèse sur les générations qui nous ont précédés dans l'existence ? « Les pères ont mangé les raisins verts et leurs fils en ont eu les dents agacées. » Injustice, me direz-vous, qui punit les fils pour des fautes qu'ils n'ont pas commises concernant leurs pères ou leurs ancêtres. Oui, injustice profonde, mais il ne sert à rien de s'en plaindre. Il vaut mieux, courageusement, entreprendre une analyse et se libérer (*analisi*) de ces nœuds de servitudes. Bien

entendu, le problème des épinards n' en sera pas aussitôt résolu, mais les parents apprendront peut-être à respecter l'appétit et les désirs de leurs enfants. Et s'ils en mangent, avec plaisir, s'ils en parlent avec émotion, leurs enfants voudront les imiter... et ils en mangeront ! Précisons que les épinards ont parfois des vertus singulières : ils accélèrent le transit intestinal.

J'ai vu de jeunes enfants manger pour la première fois des épinards, avec appétit, mais quarante-cinq minutes plus tard leurs selles en étaient colorées. Les épinards font partie de la famille des « chénopodes » (pattes d'oie) et l'huile de chénopode agit sur le tube digestif. Je n'écris pas pour vanter les mérites laxatifs de cette plante, mais il est évident que, dans un article consacré aux tortures par voie digestive, en haut trop de nourriture imposée (ou pas assez), en bas trop de suppositoires ou de lavements, elle a sa place : accélérant le *transit*, favorisant le *transfert*, de la bouche à l'anus, évitant l'intervention armée des mères qui veulent impérativement obtenir des excréments de l'enfant à l'heure où elles l'ont décidé.

Quand l'enfant est au sein, rien de plus facile : ça gargouille, ça « pétarade », ça fait partie des échanges mère-enfant : un petit sourire, un vent, il veut encore le sein, il l'obtient et, tout naturellement, il se vide de ce qui, tout chaud encore, est là, disponible. Ne vous précipitez pas ! Poursuivez votre conversation avec lui. Les soins digestifs viendront un peu plus tard ; pour l'instant, profitez de cette relation, de cet éveil, de sa mimique, de ses sourires. Oui, ça y est, c'est digéré (*gero* - je porte), la nourriture est *portée à travers* tout son corps, et maintenant il faut se soulager de ce dont il n'a pas besoin ; tu m'as donné du « bon en haut », je te donne du « bon en bas ». « *Do ut des* »

Je te donne pour que tu me donnes.

On oublie le cycle des échanges : les excréments animaux constituent le fumier, indispensable engrais qui permet la croissance des futures récoltes ; le fumier, c'était la « dot de la fille », devant la porte de la ferme, c'était la richesse à venir, la possibilité d'améliorer le rendement de la terre. Les animaux sont sensibles à l'échange affectif, tout comme les nourrissons. Donnez à un cheval sa ration d'avoine puis, son repas terminé, venez près de lui, sur son côté gauche, entre ses antérieurs et postérieurs, et posez vos mains sur ses flancs, tout en accompagnant son rythme respi-

ratoire. Si vos mains sont paisibles, affectueuses, rayonnantes, son ventre « gargouille » rapidement. Vous avez accéléré son transit digestif. Promenez vos mains de l'avant vers l'arrière et vous entendrez un étonnant concert. Placez-vous alors de l'autre côté et reprenez votre geste affectueux en lui donnant vos mains. Que se passe-t-il ? Il lève la queue, et son crottin tombe sur la paille !

Il vient de vous donner ce dont il n'avait plus besoin, vous témoignant ainsi de sa gratitude pour cette présence à ses côtés, présence pleine de sollicitude : vous avez sollicité, sans le savoir, *tout* son système digestif, vous avez mobilisé la totalité (*sollus*) de ses intestins. C'est cela, étymologiquement, la *sollicitude* (*ciere* en latin, c'est « mettre en mouvement »). Quand un cheval a des coliques, placez vos mains sur son ventre, soignez-le, prenez soin de lui (*curare* - prendre soin), il se sentira en sécurité, et le péristaltisme digestif sera rétabli.

Pourquoi certains pédiatres, en France, prescrivent-ils si souvent des soins par « voie basse » pour remédier à la constipation ? Pourquoi cet arsenal de suppositoires pour introduire dans le corps de l'enfant une médication ? Et pourquoi cette habitude de « prendre la température » par voie rectale ? L'enfant crie, se sauve, affolé par ce thermomètre « persécuteur » que sa mère brandit avant de l'enfoncer dans le derrière, course échevelée dans tout l'appartement, poursuite infernale ! Et, pour finir, elle a gagné sa chasse à courre, l'animal est « forcé », elle plante l'instrument là où vous pensez. Ne serait-il pas possible de « mesurer » la température par voie cutanée, ou au niveau de l'aisselle, ou par la bouche comme cela se pratique dans de nombreux pays ?

Après la « prise » de température, c'est le plus souvent l'introduction d'un suppositoire dans le derrière du chérubin, « innocemment » perverti, plus ou moins consentant. Il hurle ou il se laisse faire mais, qu'il refuse ou accepte cette brimade digestive, cette torture lavementeuse, viol digestif, abus de pouvoir, il comprend que sa mère exerce sur lui, à son corps défendant, une violence qu'il réproouve ; mais il doit obéir, se soumettre, accepter tout ce qui arrive : c'est pour son « bien » ! Dans ces conditions, ne parlez donc pas des droits de l'enfant ! Il n'a que des devoirs d'obéissance : faire tout ce que les grandes personnes lui ordonnent ! Et la circoncision, vous pensez qu'elle est compatible avec le respect

de l'intégrité du corps ? Et l'excision des petites filles ? Il faudrait se soumettre puisque c'est culturel ?

Bien entendu, il n'y a pas que la torture par *excès de nourriture* ; il y a toutes les violences anales, mais notre « civilisation » ne veut pas entendre parler de ces « basses œuvres » tolérées. « *Clystérium donare, postea saignare !* » dit Molière. Pourrait-il encore, de nos jours, s'indigner de ces excès ? Ou même parfois de ces insuffisances, de ces carences, de ces manques ? Car, le plus souvent, c'est d'un *défait* de présence affective sécurisante dont il s'agit. On nourrit un tube digestif, mais sommes-nous réduits à n'être qu'un estomac avide et quelques mètres d'intestins sensibles ? Notre enveloppe corporelle n'est-elle pas, comme nos mains, une bouche affamée de tendresse et de contacts tendres ?

Le biberon n'est pas le sein

Voyez comme on persuade facilement les mères de notre civilisation de l'utilité des laits artificiels d'origine animale. On ajoute un peu de fer, quelques vitamines et l'on vend des laits dits « maternisés » qui n'ont pas du tout les caractéristiques du lait maternel ; mais tout est dans l'étiquette, dans le nom donné, usurpé. Et le syndicat des bébés consommateurs n'a pas la possibilité d'intenter un procès aux producteurs pour publicité abusive et mensongère. Le plaisir du sein, dans une proximité affective sécurisante, dans un contact où l'on se sent porté (bien porté - bien portant), c'est cela le « transfert » qui « porte à travers » les difficultés de l'existence.

Que le lait maternel contienne des opiacés et autres produits apaisant la faim et menant au sommeil (tout cela manque dans ces biberons stérilisés prescrits par le médecin), qui s'en soucie puisque, dans nos maternités, les puéricultrices diplômées s'activent à « enfourner » des biberons de plastique et des tétines de caoutchouc pour vous balancer dans l'estomac la ration prescrite, sans souci du plaisir et du besoin de succion ? L'art de savoir percer les tétines pour adapter le débit ne s'enseigne pas dans les écoles qui « déforment » ces nurses qui sévissent dans la nursery, où « les nurses se rient » de toute humanité ! Quand l'enfant tète le sein maternel, des fleuves de lait jaillissent dans sa bouche, en début de tétée,

mais à la fin ce n'est plus le même lait, quelques gouttes d'un lait plus riche en protéines l'invitent à poursuivre sa succion qui prépare l'allaitement suivant.

Nourrir implique une relation *trinitée* (pas seulement duelle, mère-enfant). Il faut qu'elle se sente accueillie, en sécurité, elle aussi, dans une relation avec le mari et le monde extérieur. Alors, elle peut donner à l'enfant cette sécurité de base, indispensable à l'établissement d'une relation vivifiante, où l'on vient puiser les forces nécessaires à la vie. *Se nourrir* n'est pas être nourri, vous voyez la différence : l'enfant n'est pas un petit goret, dans une « batterie » d'engraissement où l'on veut obtenir, en un temps record, le maximum de viande ! *Se nourrir* implique une relation (*re-latus*, participe passé du verbe *fero* - je porte). « Être porté », voilà encore la référence « gestative », « digestive » que nous avons notée, se nourrir impliquant une relation avec celle qui porte, la « nou-nou », redoublement de ce « nous », phonème qui constitue le début de « *nourrir* », mot qui s'achève dans un « rire », avec l'évident bonheur d'être ensemble.

Il est clair qu'un biberon accroché par un élastique au-dessus d'un berceau n'a pas le même effet qu'une mère attentive, aimante et apaisante. Et quand une femme *nourrit* (vous entendez encore ce « rit » réjouissant ?), elle reprend le « nous », trinitant de la première personne du pluriel, nous tous ensemble, elle sait qu'elle répond à l'appel que l'enfant adresse à sa poitrine, effet de parole évident : la montée laiteuse ne dépend pas du chronomètre, permettant de répondre à la demande, simplement, amoureusement. Notons encore, au passage, que l'on pourrait donner au biberon une forme moins intrusive, moins phallique : les « biberons ronds », un jour, prendront la place de ces tubes rigides, et les nourrissons pourront poser leurs menottes sur des formes doucement arrondies, accordées au creux de leurs paumes ; et les humains qui tiendront dans leur main la courbe d'un biberon en forme de sein nourriront peut-être avec plus de sensibilité et d'amour les enfants qui leur seront confiés.

Rêveur impénitent, je confiais un jour ce projet à Françoise Dolto qui m'écoutait avec une certaine indifférence. Mais, quelques heures plus tard, elle revenait à ce problème : « Tu sais, j'ai réfléchi à ton idée loufoque. Avec des biberons ronds, nous aurions peut-être moins d'homosexuels ! » « Et rond et rond, petit patapon »,

comme le dit la chanson, voilà bien une idée qui ne m'avait pas « traversé » l'esprit. Et si la forme du biberon était déterminée par des fantasmes de pénétration ? Une petite fille m'a dit un jour : « Les bonhommes ont des gros machins, ils font des trous dans les bonnes femmes, ça saigne, ça fait très mal, et c'est comme ça qu'elles ont des bébés ! »

Il fut un temps où la poitrine de la reine Marie-Antoinette, moulée par les soins de la Manufacture royale de « Sevrés », formait le fond d'un bol que l'on pouvait se procurer, pour donner plus d'amour au petit déjeuner servi dans ce contenant royal, la main d'un humain « gentilhomme » ayant toujours aimé contenir ce qui s'y donne à sentir, trésors disent-ils, souvenir de cet amour primaire qui porte l'enfant au sein, ou en son sein. Nourrir l'enfant au sein c'est être toujours prête à apaiser l'inquiétude, à calmer la détresse : le biberon n'est pas toujours disponible quand l'enfant en a besoin ; il faut le faire chauffer pour ensuite, parfois, le refroidir. Et pendant ce temps il appelle, hurle, la faim tenaillant son ventre qui se contracte douloureusement. Pour certaines mères, un peu rigides, comme la forme du biberon, « ce n'est pas l'heure ! Il ne faut pas répondre, il faut le laisser crier dans sa chambre, ça lui fait les poumons ! »

Hurllements de colère, les entrailles se tordent, il suce son pouce frénétiquement, bloque son diaphragme, se griffe, se mord les poings, tremblant de rage. C'est le drame noir de l'absence. Un personnage invisible, redoutable, le persécute, le dévore de l'intérieur, ogre terrifiant, sorcière aux crocs dangereux, monstre cannibale avide de chair et de sang. Enfin, elle décide que le moment est venu de le nourrir : elle a mis sa blouse blanche, le biberon « stérile » est à la température convenable. Elle tente de le placer dans la bouche, mais la langue s'oppose à la pénétration. Agité de sanglots, il mettra du temps pour se calmer, s'apaiser, sa respiration restera entrecoupée de spasmes respiratoires. Bien sûr, finalement, il se jette sur le biberon, mais est-ce un dialogue, une fête, un temps de conversation aimante, un « être avec » ? C'est une dévoration avide, angoissée, une souffrance pleine de fantasmes agressifs.

Vous pensiez que l'imaginaire des bébés n'est pas peuplé de sinistres personnages et de noirs persécuteurs ? Lisez Mélanie Klein, la « petite noire » si bien nommée, qui décrit les fantasmes de cet

âge. Qu' elle se projette dans sa description, c' est évident, mais ce qui fait irruption, ce sont les « fleuves de larve » issus de son inconscient, de sa souffrance d' enfant.

Conflits digestifs

Ce qui s' est passé dans la petite enfance d' un sujet peut fort bien se reproduire à l' âge adulte, dans certaines circonstances qui reproduisent la dépendance, quand un des conjoints est malade. Ils viennent ensemble à la consultation médicale pour la prescription d' un régime alimentaire, et celui ou celle qui fait la cuisine reçoit du médecin diététicien un pouvoir étonnant : il va désormais diriger les opérations, régenter, au nom de la santé, au nom du « bien ». Quand vous « savez » ce qui est bien pour l' autre, vous pouvez le faire souffrir avec bonne conscience, en toute impunité ! Un couple est un équilibre fragile, et la prescription diététique déséquilibre parfois ces forces en présence, nous explique Philippe Bargos, dans un article intitulé « La diététique et le pouvoir »³. Celui qui est malade va se laisser écraser, culpabiliser, infantiliser.

En tant que plaisir, l' alimentation, la consommation de nourriture a quelque chose à voir avec la sexualité, et l' idée que tout plaisir est coupable. La maladie est souvent vécue comme une punition : on ne manquera pas de reprocher au malade ses excès en tous genres, alimentaires tout spécialement, et l' on s' acheminera peu à peu vers l' interdiction de tout ce qui est bon, tout plaisir étant interdit quand la culpabilité étend son empire. Qu' il s' agisse du début ou de la fin de la vie, les conflits digestifs ne cessent d' empoisonner l' existence de certains humains qui, de génération en génération, reproduisent les mêmes problèmes, dans leurs « manières de table ». « Ma femme m' affame ! » dit, en français, celui qui se plaint, indirectement, d' un manque d' amour, et revit, adulte, les fantasmes de son enfance.

Comment en serait-il autrement si l' « *enfant digestif* » n' est pas apparu dans l' analyse, cet enfant *conçu en mangeant*, qui doit mystérieusement sortir du ventre du sujet. Garçons et filles sont habités par ce fantasme de procréation digestive : le fruit de la dévo-

3. Ph. Bargos, in *Le Concours médical*, 21 septembre 1991, p- 113-127.

ration c'est l'enfant de l'amour pour la mère, ou le père, enfant embarrassant que l'on oublie parfois de nourrir, ce qui n'est pas sans réveiller une étonnante culpabilité. Cet enfant imaginaire posera à l'homme quelques problèmes puisque la parturition masculine n'est pas conforme au génie de l'espèce humaine. Que cet « enfant digestif » soit conçu dans une référence au « père nourricier » et voilà les fantasmes homosexuels parturiens qui viennent compliquer l'évolution affective du petit garçon, compromettant parfois son épanouissement dans un « allant-de venant-homme » conformément au génie de son sexe.

Si un enfant est mort, avant ou après la naissance du sujet, dans un deuil maternel impossible, ce mort idéalisé vient prendre la place du survivant, se confondant avec lui, double dangereux qui ne lui permet pas de s'individualiser : Ludwig von Beethoven, Vincent van Gogh, Salvador Dali, François-René de Chateaubriand, Marie-Henri Beyle (Stendhal), Kafka, Hitler, Staline, tout comme Sigmund Freud ou Jacques-Marie Lacan, ont tous perdu un ou plusieurs frères, dans leur petite enfance, et ce mort est venu perturber l'« assomption jubilatoire » de leur « stade du miroir » et leur possibilité d'accepter le sevrage dans l'ouverture au monde de leur être désirant.

Quand le sein maternel n'est plus indispensable, les mots viennent, heureusement, à la bouche, prendre la place de la « Chose » qui n'est plus qu'évoquée, représentée verbalement ; mais si l'enfant s'identifie au disparu « monté aux deux », comment l'enfant peut-il, sans culpabilité, ouvrir les yeux sur les vivants qui l'entourent, et se sentir en sécurité dans une « convivialité » joyeuse, un « être avec » plein d'amour ? L'*agressivité* nécessaire à la vie, quand elle est retournée par le sujet sur lui-même, se marque par la *vulnérabilité* qui l'empêche d'investir agréablement le « Banquet du monde », en vivant avec appétit la consommation orale des objets, mis à sa disposition ou conquis de haute lutte. Que faire en pareil cas, la lecture de ce livre n'étant pas suffisante pour pouvoir vivre autrement ? Comment développer sa « sécurité de base » si on n'a pas reçu les signifiants d'une présence confirmante, dans un « contact » réel, sécurisant ?

Bernard This

